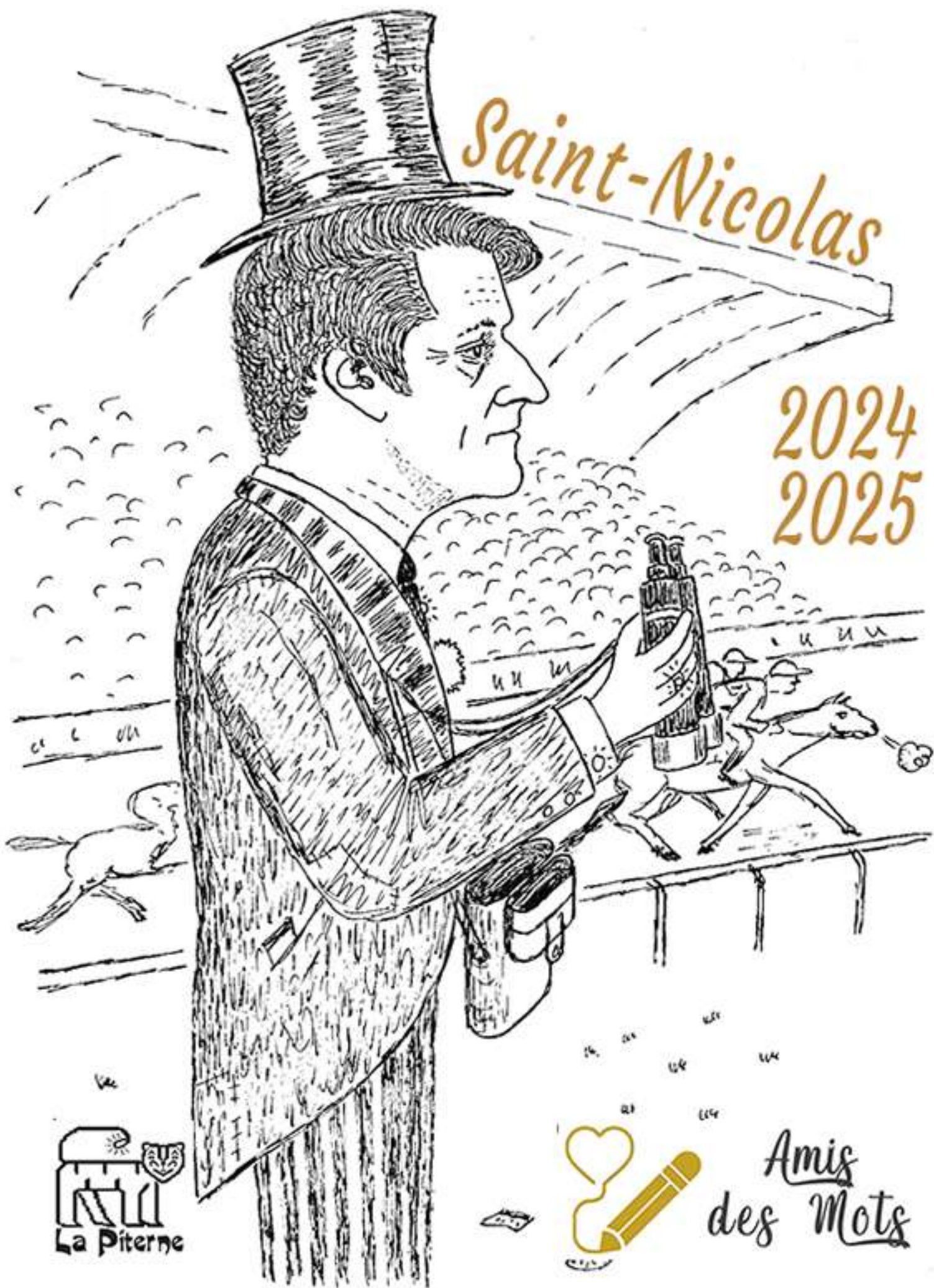


Saint-Nicolas

2024
2025




La Piterne



*Amis
des Mots*

Préambule

Déambuler, ambulance, noctambule, ambulatoire... ces mots contiennent l'idée de promenade. Préambulons donc par une petite précision à l'intention des lecteurs qui apprécient cette qualité.

Une année d'écriture en équipe ne saurait être rangée par date, ni par auteur ; nous avons retenu l'ordre alphabétique des titres. Ce choix conduit à passer d'un style à l'autre, d'un thème à un sujet différent, d'un auteur à une plume voisine, etc., etc. Du début à la fin, nous vous promenons.

En passant par un atelier où les caricatures ont inspiré des présentations étonnantes et le thème final qui nous a permis de partir en congé, avec l'espoir qu'aucun candidat ne viendrait prendre notre place au retour... Peine perdue, des amateurs se présentèrent et nous nous accrochions à nos places. Dès lors, l'équipe s'est étoffée !

Les *Amis des Mots*

Les animaux pas bêtes

Nous sommes dans la forêt, les animaux s'en donnent à cœur joie.

Ils grimpent et descendent des arbres.

Ils ne font que ça toute la journée.

C'est la dèche, il n'y a pas de travail pour eux.

Tout le monde vit dans la misère.

Le loup n'a pas de grand-mère à croquer.

L'ours n'a pas de boucle d'or à dévorer.

Le renard n'a point de lapin à chasser.

C'est la mouise dans les bois, et la famine se fait sentir.

Quand soudain apparaît Maître France Travail. Il leur dit :

— Que faites-vous là à batifoler toute la journée, il n'y a que l'orée à traverser pour trouver du boulot !

Les animaux se regardent et ne comprennent pas.

Ils ont regardé sue le site, mais rien ! Pas de travail !

Quand, tout à coup, le lapin remarque une annonce :

« La Caisse d'épargne recherche de toute urgence quelqu'un sans diplôme, mais énergique et polyvalent. »

Ils demandent plus d'explications.

Et là ils ont le fin mot de l'histoire.

Cette agence bancaire, la Caisse d'épargne, recherche quelqu'un pour sortir 3 fois par jour l'écureuil !

Sans ses noisettes bien sûr.

Quelle aubaine.

Magali

La bataille navale

Je ne connaissais pas ce jeu lorsque j'étais petite, notre jeu à nous était moins stratégique.

À Martin-Église, où je suis née, un petit pont s'appelle le *Pont de la Vierge*, sous lequel coule l'Eaulne, et l'allée s'appelle *Jeanne d'Arc*, en souvenir de son passage le 21 décembre 1430, avant de passer la nuit

à Arques-la-Bataille et d'être transférée à Rouen pour y être jugée. Inutile de dire qu'enfant, cette histoire m'était inconnue.

Avec mes camarades, nous faisions des départs de brindilles d'un côté du pont et... au premier arrivé de l'autre côté ! Puéril, mais amusant.

Sur le haut de ce pont trônait la Vierge qui assistait à nos ébats bruyants, pieds nus dans la rivière. Nous passions l'après-midi, nous riions bien, nous finissions par de grandes éclaboussures. Mouillés, nous remettions nos sandales et chacun rentrait à sa maison avec le sourire aux lèvres et des souvenirs plein la tête.

Nicole

La bête à bon Dieu

Conscients de l'utilité de tous les insectes, nous avons toutefois nos préférences. Nous redoutons ceux qui viennent sournoisement nous sucer le sang avec leur fine trompe et les autres munis d'un dard dont la piqure est brûlante. Nous admirons les couleurs chatoyantes des papillons et le vol léger des libellules.

Incontestablement, tout le monde adore la jolie coccinelle, dévoreuse de pucerons, et surnommée la bête à bon Dieu.

Quand j'étais enfant, l'une d'elle me fit l'honneur de se poser sur ma main.

Quel bonheur !

J'avais entendu dire que le fait de dire « midi sonne, midi sonne » la ferait s'envoler. J'ai voulu vérifier et ai prononcé ces paroles magiques.

Et ça a marché : mais elle a atterri dans ma bouche. La pauvre !

Après l'avoir recrachée, je n'ai même pas vérifié si elle avait survécu à cette visite de ma cavité buccale.

Danièle

Bons voisins

Très chère amie,

Je t'interpelle sur le fait que ton chien aboie tout le temps. C'est une nuisance pour tout le voisinage.

Il existe différentes manières de faire taire ton cabot : collier anti-aboiement, dressage, abandon à la SPA, lui couper les cordes vocales, achever ton chien. Ceci est inadmissible me diras-tu, mais c'est pour le bien-être de la communauté.

Je pourrais te fournir discrètement du poison ou le kidnapper. À toi de choisir !!

Tu sais que j'ai moi-même un chien qui n'est pas nuisible, il lui manque seulement la parole pour entrer en contact avec ses congénères. Quelle chienne de vie !!

Je donne mon obole régulièrement à la SPA et, pour une fois, je veux bien leur donner ton chien. Cela me hérise le poil mais il faut trouver une solution pour nous tous.

Tu vas peut-être tiquer, mais ta pupuce doit quitter le quartier. Tu vas t'en mordre les doigts.

Je t'adresse mes sincères condoléances.

Signé : ton ami, l'ancien poilu.

Magali

La boulange

— On n'est pas dans le pétrin !

À force d'entendre ce regret pendant mon enfant, j'avais envie de savoir ce qui se passait dans ce fichu pétrin. Mes parents m'ont envoyé visiter la boulangerie du village.

J'étais étonné : les hommes habillés en tenues claires, la farine qui sentait bon, la chaleur qui habitait la pièce. J'étais heureux de ma découverte. Mais ce qui m'a convaincu que l'endroit était formidable, c'est quand le boulanger m'a dit de me servir en pâtisserie, celle que je voulais.

Depuis ce jour, je n'ai qu'une idée en tête : me retrouver dans le pétrin.

Jean-Patrick

Boum-Boum

La chanson ressemble à une compétition entre la musique et les paroles. La puissance des instruments est transcendée par l'électronique, les musiciens couvrent les paroles des chanteurs qui doivent hurler et vociférer dans leur micro. Mes oreilles ont du mal à supporter la cacophonie : des mots débités à grande vitesse, en anglais, entre deux roulements de batterie. Parfois, je ne capte pas les paroles.

Les Jeunes diront que le vieux schnock ne comprend rien à la mélodie moderne, c'est possible.

Je regrette les chansons douces qui ont bercé ma jeunesse : Cerisiers roses et pommiers blancs par exemple. Le parolier n'avait jamais mis les pieds à la campagne au printemps, sinon il aurait vu que les cerisiers fleurissaient blanc !

Je l'excuse, les paroles sont douces, elles racontent une tendre histoire. Violon et piano n'agressent pas mes tympans. On se sent zen en écoutant cela.

Claude

Les bûcherons

Un jour d'été, Michel et Francis, deux bûcherons armés de leurs tronçonneuses, s'approchent de la forêt. Un grand cri d'oiseaux se fait entendre. Tout ébaubis, ils ralentissent. C'est simplement le geai, le gendarme de la forêt qui annonce leur arrivée.

— Saperlipopette, que se passe-t-il ?

Les branches des arbres s'étirent et s'entremêlent afin de former une clôture infranchissable.

— Pince-moi, dit Michel à Francis, je crois rêver. Approchons-nous quand même.

C'est alors que des vipères menaçantes sortent des talus. Impossible d'aller plus loin, il faut faire demi-tour.

Les deux bûcherons repartent vers leur voiture sous le regard narquois des chouettes, qui les observent du haut des grands chênes.

La solidarité des êtres de la forêt protège leur lieu de vie.

Danièle

Cadeau pratique

Pour la fête des grand-mères, les petits-enfants de Germaine lui offrent un robot aspirateur. Ils savent qu'elle préfère lire un bon roman, aller au cinéma ou se promener en ville avec ses amies plutôt que de nettoyer le sol de sa maison. Elle considère cette tâche ménagère comme une corvée. Ce cadeau lui convient, il fera le ménage en son absence.

Après un premier essai elle est satisfaite du résultat.

Le lendemain matin, sa voisine lui demande si elle accepte de garder son chat quelques jours. Elle accepte volontiers, ce petit animal affectueux a l'habitude de venir chez elle.

Avant de partir faire ses courses Germaine programme son robot. Elle rencontre ses amies et leur fait l'éloge de son nouvel engin :

— Venez boire un thé, vous pourrez constater que mon pavé est impeccable.

Aussitôt entrées, une odeur fétide les fait tousser. Les murs et le sol sont parsemés de tâches marron. Le pauvre chat, effrayé par cet animal insolite, a été pris de diarrhée. Le robot a continué à aspirer et ses brosses latérales ont tout projeté.

Germaine va devoir faire un gros nettoyage complet et son aspirateur magique est bon pour la poubelle.

Danièle

Capitaine

Le clochard passait sous mes fenêtres ; il était saoul comme un cochon. Je le connaissais bien ; nous l'appelions « le Capitaine ».

Sec comme une trique, un pardessus noir sale comme un peigne, coiffé d'une casquette de commandant de bord, il se rendait sur le quai, à l'accastillage des bateaux et il dirigeait les manœuvres.

Il était connu comme le loup blanc. Sympa, ne faisant de mal à personne, navigant dans son monde, parlant tout seul, il vaquait à ses occupations de Capitaine.

En revanche, nous devions l'aborder gentiment et prendre son rôle au sérieux. Les Dieppois le saluaient d'un « bonjour Capitaine », qui le rendait heureux, car il se sentait respecté.

Je n'ai jamais su où il créchait.

Un jour, notre Capitaine est mort. Il nous manque. Depuis qu'il ne déambule plus dans la ville, les bateaux sont privés de leur Capitaine.

Nicole

Carton rose

Mai 1975, le grand jour, j'ai réussi !

Le petit papier rose m'offre la liberté.

Plus besoin de prendre le bus, le train ou me faire véhiculer par mon père, toujours à l'heure pour me conduire, mais souvent en retard quand il vient me chercher.

Quelle joie de pouvoir emmener mes amis dans la Renault 10 achetée d'occasion.

Mon euphorie s'estompe vite, avec les problèmes mécaniques, les roues crevées et les amendes à payer.

Aujourd'hui, je conduis de moins en moins et ne ressens plus cet engouement du début. Au contraire, je préfère être assise sur le siège passager et m'endormir paisiblement dès que la route est un peu longue.

Danièle

Le chemin à venir

Ils marchaient côte à côte, le silence portait leurs voix.

Le garçonnet chantonnait et répétait les mêmes phrases sans lassitude. Le vieil homme l'invita à modérer son ardeur enfantine :

Donne-moi la main, serre-moi le doigt.

Mon chemin s'achèvera bientôt, le tien est encore long.

Il te mènera plus loin, tu iras plus haut que moi.

Tu es mon avenir, j'habiterai tes souvenirs.

Quand les fleurs, qui reviennent chaque année,
parfumeront ta balade, souris-leur :

Elles te parleront de moi.

L'enfant était heureux d'entendre son aîné parler avec douceur ; il gagnait l'envie de suivre sa trace.

Le silence emporta les mots et les déposa dans les pétales.

Jean-Patrick

Clara et le clown

Clara est une petite fille de 8 ans, qui vit dans un milieu stérile à l'hôpital Necker.

Atteinte d'une leucémie depuis 4 ans, elle se bat contre sa maladie.

Lorsqu'elle sait qu'elle va recevoir ma visite en clown, elle oublie le lieu où elle se trouve et attend impatientement mon arrivée. Quand je rentre dans sa chambre, j'efface ses idées noires à coups de grands éclats de rires, de blagues, d'entourloupes, surtout d'empathie et de joie de vivre. Mon costume de clown me place comme un camarade de jeu pour elle.

Ses parents profitent de mon intervention, car elle leur parle moins depuis qu'elle est hospitalisée. Parfois, je rentre dans l'intimité des parents pour les soutenir.

La thérapie par la pensée est un fait que le rire accélère la guérison et fait passer le temps plus vite que la tristesse.

Quand je sors de l'hôpital, démaquillé, changé, je laisse quelques instants couler un souvenir radieux : j'ai apporté de l'espoir à Clara et ses parents.

Frédéric

Mon collègue

Quand Sébastien est arrivé à la caserne, pour être intégré, l'officier contestait sa venue au sein du groupe, car Sébastien était haut comme trois pommes.

Lors de plusieurs opérations délicates, on s'est aperçu que notre petit collègue était rusé comme un renard et très bon négociateur pour calmer les trafiquants. Grâce à lui, on n'avait pas besoin de récupérer les forcenés.

Lors de debriefings, lui, qui était têtu comme une mule, savait se rendre gai comme un pinson : c'était un boute-en-train !

Frédéric

La coquetterie de Mémé

Mémé était le pilier de notre famille. Toujours là pour chacun d'entre nous. Elle nous a guidés avec amour sur nos chemins. C'était une « mémé gâteau », comme on dit.

Généreuse et astucieuse, elle cuisinait, jouait, chantait et riait avec nous. Bref : une mémé extraordinaire.

Très coquette, elle soignait son apparence, toujours bien habillée et coiffée. Elle se parfumait à l'eau de rose et se poudrait les joues avec de la poudre de riz. Elle sentait bon.

Avant de sortir, elle remettait un peu de rouge aux lèvres et de la laque pour fixer la coiffure. En vieillissant, elle se désespérait de voir ses cheveux se clairsemer et disait :

— Avec mes quatre poils sur la tête, on me voit le crâne !

Craignant l'effet du vent, elle s'était achetée une perruque. Puis elle a fini par assumer ses cheveux fins et plus rares.

Nous, on l'aimait comme elle était.

Sylvie

Le cordonnier

Mon oncle, le frère de mon papa, était bossu ; nous l'appelions le *bouif*. Il tenait une échoppe de cordonnier au fond de son jardin. Quel bonheur de le regarder travailler, découper le cuir, ressemeler les chaussures.

Plein de machines, des meules, des brosses électriques, des clous, des pointes, tout un attirail. J'ai encore l'impression d'avoir les odeurs en en parlant.

Des après-midis entières, je le regardais, j'étais fascinée par son tablier de cuir, un magicien pour moi. Des godasses sans formes, il en ressortait une chaussure neuve.

En regardant les étagères pleines de toutes les tristes godasses, je m'émerveillais du résultat final.

Nicole

Dispute entre amis

Marie lisait tranquillement un livre, Léa s'approcha d'elle en disant que le livre lui appartenait et que Marie l'avait volé.

Marie protesta, se leva d'un coup.

Elle baissa son bonnet sur ses yeux, comme si c'était un heaume, et se mit à lancer violemment son livre sur Léa qui se servit de son cartable pour se protéger.

Marie ramassa un bâton qui ressemblait à une épée et lui mit un coup sur le bras, en criant :

— Ce n'est pas la première fois que je me chamaille avec toi !

Léa répondit :

— Tu n’as pas l’esprit chevaleresque, je n’ai pas d’épée pour me défendre.

Marie trébucha. Le genou à terre, elle se retrouvait à la merci de Léa.

Léa ramassa son livre et s’en alla d’un pas fier, en disant :

— Je ne frappe jamais un chevalier à terre !

Frédéric

Drôle de cargaison au départ de Saïgon

Une cage en bois est installée sur le pont à l’arrière du château. J’en demande la raison :

— C’est pour y mettre des éléphants me répond-on.

Je pense à une blague et descends prendre mon quart à la machine.

Le lendemain, effectivement, quatre éléphants sont dans la cage. Des éléphants d’Asie avec des petites oreilles, ils sont nés de parents déjà domestiqués, trois ont pratiquement la taille adulte, deux à trois ans. Le quatrième est un éléphanteau de 7 ou 8 mois. On doit les débarquer au Havre, et ils sont accompagnés d’un cornac vietnamien. À tour de rôle, tout l’équipage vient les admirer. Tranquilles, ils mâchent leur foin, habitués à la présence humaine.

C’est le départ, quelques vibrations sont ressenties par les animaux qui se balancent alors d’une patte sur l’autre. Puis le navire s’éloigne du quai, cela bouge un peu plus et les éléphants commencent à s’affoler ; à coup de tête ils démolissent la cage et se dispersent sur le pont arrière, au grand dam des matelots qui finissent de ranger les câbles d’amarrage. On assiste alors à un ballet, avec les éléphants qui courent sur le pont et les matelots grimpés sur les panneaux de cale pour les éviter. Le pauvre cornac essaie de les calmer et tente de remettre la cage en état, sans succès.

Les morceaux qui risquaient d’être dangereux sont finalement jetés par-dessus bord.

Les éléphants finissent par s’habituer à leur nouvel environnement. Roulis et tangage ne les incommode pas, ce qui n’est pas le cas du cornac, cloué au lit par le mal de mer. Ce sont finalement les matelots, complètement rassurés, qui vont les nourrir. Les animaux ont vite compris que d’un tuyau d’arrosage pouvait sortir de l’eau ; le tuyau dans la gueule, ils font signe au matelot proche qui ouvre le robinet.

Nous sommes ébahis de voir que la moindre parcelle de nourriture tombée sur le pont est repérée et aspirée par la trompe. Aux escales, les matelots iront jusqu’à acheter des légumes et des fruits pour améliorer l’ordinaire des animaux devenus leurs copains

Mais bien sûr, le chouchou c’est le petit qui suit tout le monde. Avec une banane, on peut lui faire faire n’importe quoi.

Pas mal d’entre nous se sont réveillés avec l’éléphanteau dans la cabine. Profitant du sommeil d’un collègue, il était très facile d’introduire l’animal dans la cabine, en refermant vite la porte pendant qu’il dégustait son fruit. Le problème après, c’était comment faire ressortir l’animal si on n’avait pas de banane sous la main !

Au Havre, les éléphants seront débarqués à l’aide d’une grue portant une caisse fermée aux extrémités, trois se laisseront faire mais le quatrième adulte résistera longtemps, ce qui fera l’objet d’un article avec photo dans *Paris Normandie*.

Personnellement, je n’ai eu aucune information sur le devenir de ces animaux. Il était question d’un zoo en Belgique, mais aussi de difficultés de règlement du voyage, des choses pas très claires. Plus tard on a même dit que certains de ces animaux seraient morts. Dommage, car j’aurais bien aimé les revoir.

Claude

Le forgeron

Alexandre, charron forgeron, chantait au rythme des coups de marteau sur l'enclume.

Le teint rougi par la chaleur des flammes lui donnait un air bonenfant. Le travail pénible n'entachait pas sa bonne humeur. Les clients affluaient, car il excellait dans la réparation des roues de charrettes.

Sa vie bascula après une chute de vélo. Devenu invalide, la forge allait s'arrêter. Mais Claire, sa femme, retroussa ses manches et réussit à le remplacer pendant deux ans, jusqu'à ce que leur fils aîné, Gabriel, soit assez vieux pour se mettre au travail.

Par la suite, avec l'arrivée de l'automobile, Gabriel modifia son travail et décida de fabriquer des portails en fer forgé.

Danièle

Le géant

Dans une forêt profonde, aux arbres dégoulinants de lichens et de mousses, un géant timide déambulait. Il avait la fâcheuse habitude de grincer des dents et de froncer les sourcils, ce qui pouvait effrayer les gens croisés sur son chemin, mais il ne rencontrait presque personne.

Il passait la majeure partie de son temps à herboriser, il adorait les plantes médicinales, en particulier l'hysope qu'il cueillait après évaporation de la rosée, afin que les feuilles et les fleurs conservent un maximum de principes actifs. Il s'en servait pour aromatiser ses plats et lorsqu'il avait pris froid.

Ce matin-là, il s'était vêtu d'une veste jaune d'or en lin, d'un pantalon bouffant ocre, de son chapeau de paille à larges bords, car il craignait les rayons de soleil nocifs à sa peau délicate.

Au détour d'un chemin, il aperçut la silhouette d'une femme aux cheveux bleus. Elle marchait à pas vifs dans sa direction. Le cœur du géant se mit à battre très fort, des gouttes de sueur perlèrent à son front plissé. La jeune femme s'approcha de lui et d'une voix aimable lui demanda où se trouvait la gare la plus proche, car elle devait se rendre en train chez ses parents malades. Il avait entendu parler de la gare des Essarts, mais il était incapable de lui dire comment s'y rendre.

Il lui indiqua simplement la direction et s'excusa de ne pouvoir être plus précis.

Elle le remercia et lui sourit tristement.

Compatissant, il osa lui demander l'objet de son voyage en train.

Elle lui raconta que son père avait perdu la raison et qu'il était devenu tyrannique à l'égard de sa femme, elle pensait même qu'il lui avait jeté un sort, car cette dernière s'affaiblissait de jour en jour, restait alitée et ne s'alimentait pour ainsi dire plus. Elle voulait aider sa mère, demander l'intervention d'un médecin ou d'un exorciste.

Le géant conseilla diverses plantes susceptibles de redonner vie à cette femme.

La fille aux cheveux bleus l'écouta avec attention et soudain disparut ne laissant comme souvenir qu'un parfum de rose qui enveloppa le géant ravi.

Désormais il sourit et ne fronce plus les sourcils, sans jamais grincer des dents.

Il a un charme fou !

Claire

Les gens sont méchants

La mère de Lucienne l'avait mise en garde : « Tu ne couches avec aucun garçon jusqu'à ton mariage ! » et Lucienne a suivi le conseil.

Quand elle était jeune fille, elle a goûté aux caresses, accepté les baisers et partagé les câlins. Les mains qui glissaient, les lèvres qui se posaient, les guili-guili dans la paille, les enlacements, debout, assise ou courbée, elle en a connu des plaisirs. Elle les réclamait même, tant elle les trouvait agréables. Mais elle refusait chaque fois qu'un garçon demandait à coucher avec elle

Pourtant les gens du village disaient que Lucienne était une « Marie couche-toi là ».

Franchement, n'importe quoi, puisque Lucienne ne s'appelait pas Marie et qu'elle ne s'était jamais couchée !

Résultat : le temps a passé et la belle fille est devenue une vieille fille.

Jean-Patrick

Les grenouilles

— Dis, Papy, comment fait-on pour attraper des grenouilles dans la mare sans se mouiller les pieds ?

— Tu prends une branche bien droite et tu attaches une ficelle pour faire une canne à pêche. En guise d'hameçon, tu mets un petit morceau de tissu rouge que tu agites.

Tu verras : dès qu'une grenouille l'aura avalé, tu tires pour la rapprocher, tu l'attrapes et récupères le chiffon. Voilà, le tour est joué. Tu peux en attraper autant que tu veux sans te mouiller.

Mais surtout, remets-les dans l'eau aussitôt, ces gentilles petites bêtes.

André

Haïku

Le réveil cassé
Le pendule est déréglé
Les minutes brisées

Magali

Histoire de couleurs

Roselyne, une femme aux cheveux bouton d'or, les yeux rougis, les joues roses avec un teint blafard, s'était arrêtée au feu rouge, après avoir monté son Alpine bleue à 280 km-heure.

Son sac de courses, rempli d'oranges, de kiwis, de cerises, s'était renversé sur la plage arrière.

Elle faisait grise mine et avait une peur bleue de s'être fait flashée.

Le plus important était qu'elle possédait une arme blanche.

— Pourvu que je ne me fasse pas contrôler, dit-elle.

La lame était rouge sang ?

Par cette nuit sombre, elle avait assassiné son amant.

Histoire d'une rue

En 1946, la rue principale de la Saint-Nicolas-d'Alhiermont est la seule à être goudronnée, deux autres voies parallèles, les forières sont à usage essentiellement agricole. La circulation est faible, quelques rares automobiles, la camionnette du boulanger et, parfois, d'autres commerçants, pas tous les jours.

À onze heures trente, c'est la sortie des écoles. Comme un vol d'étourneaux, les enfants de six à quatorze ans s'éparpillent dans la rue, criant, courant dans toutes les directions. Ce tumulte dure à peine dix minutes, le temps de rentrer à la maison, les parents les attendent et ils ont faim.

Le calme revient pour quelques minutes, car, à onze heures quarante-cinq, retentit la sirène de l'usine Bayard. Dans les secondes qui suivent, un flot de plus de huit cents personnes envahit la rue. Une véritable marée humaine, des piétons, des vélos. Tous sont pressés, peu de cris et d'appels. Dans une heure trois quarts, il faudra être de retour, alors on se dépêche. Parmi celles que l'on appelle les *Dieppoises*, un groupe se dirige vers le réfectoire de l'usine où leurs gamelles ont été mises à chauffer. Là encore, il faut faire vite si l'on veut récupérer son repas, disposer d'une bonne place, ce qui laissera le temps pour lire son roman, jouer aux cartes, ou s'il fait beau, aller faire un tour dans les chemins proches. D'autres ont choisi d'aller manger dans les quelques cafés qui le midi font restaurant ; là encore, il faut être les premiers, car le service est parfois lent et il est alors impossible de disposer d'un peu de temps libre avant le retour au travail. Les gens du village rentrent rapidement, allument le poêle et font chauffer le repas ; ils repartent quand le premier coup de sirène retentit. L'arrivée du gaz butane en bouteilles et de son réchaud va avoir un impact sur la préparation du repas, on gagne un bon quart d'heure !

Le deuxième coup de sirène annonce treize heures vingt-cinq, la limite. Si on ne pointe pas avant treize heures trente, un quart d'heure est imputé sur le salaire.

Le retour à l'usine s'effectue de façon plus échelonnée, il y a toujours beaucoup de monde, mais ce n'est plus la ruée. Des petits groupes se forment, on discute des informations entendues. Quelques plaisanteries fusent quand le vent soulève la robe d'une cycliste « Baisse le capot, on voit le moteur ! » Certains rient, d'autres poussent des oh ! indignés. Mais tout cela se passe dans la bonne humeur.

À treize heures vingt-cinq, les écoliers retournent en classe. Ce décalage horaire a été mis en place après concertation entre la municipalité et les industriels pour éviter les accidents.

La rue retrouve son calme jusqu'à seize heures trente, fin des classes. Vers dix-huit heures deux cars viennent se garer devant l'entrée de l'usine. L'un le Magirus avec ses banquettes longitudinales en bois, l'autre à double étage que les ouvrières appellent « la bétailière ». Les Dieppoises retournent chez elles dans ces véhicules. Tous les ateliers ne terminent pas à la même heure, ce qui ne provoque pas la ruée du midi.

Un peu plus tard, apparaît le moteur VAP : un petit moteur à explosion, fixé solidement sur le cadre du vélo, il entraîne une roulette qui, en frottant sur le pneu arrière ou la jante, propulse la bicyclette. Bien sûr, il faut d'abord pédaler pour le faire démarrer. Peu de temps après arrivent les mobylettes. On va plus vite, avec plus de bruit et souvent quelques accrochages entre piétons et autres cyclistes. Un effet secondaire de cette motorisation, dira un pharmacien, est l'augmentation des bronchites et autres maladies causées par le froid : le cycliste en pédalant se réchauffait alors que, figé sur sa mobylette et mal protégé, il s'enrhume.

Ensuite, les ouvriers viendront travailler en automobiles, Bayard créera un parking. Entrées et sorties se feront derrière l'usine, dans l'actuelle rue Duverdrey. Le trafic routier s'intensifiera sur la rue principale. Une autre époque s'est ouverte.

Claude

Histoire pas commune

Avoir un couteau suisse dans sa poche peut toujours servir.

J'ai le souvenir de mon grand-père qui, lorsqu'il s'asseyait à table au moment des repas, sortait son couteau suisse, l'ouvrait et le posait à côté de son assiette. Cela voulait dire :

— Qu'est-ce qu'on mange ?

J'en ai un moi aussi, par habitude, sans avoir l'occasion de l'utiliser. Et pourtant...

Jeune marié, j'habitais avec ma femme dans une vieille maison, sans confort, située près d'un cimetière, à la campagne. L'eau sale provenant de l'évier s'écoulait dehors sur un petit espace herbeux, sans tout-à-l'égout. J'ai donc décidé de creuser un trou et d'installer un tuyau.

Par précaution, j'avais passé une grosse corde sous mes bras et l'avais fixée à la poutre d'un petit bâtiment jouxtant la maison. Avec une grosse pelle, j'ai commencé à enlever la terre. J'avais l'impression que ça sonnait le creux. Soudain tout s'est effondré et je suis resté suspendu au-dessus d'une ancienne fosse commune.

Inutile d'appeler, il n'y avait personne. J'étais seul avec ces crânes qui semblaient rire en me regardant. Heureusement, j'eus le réflexe de sortir de ma poche le couteau suisse qui ne me quittait jamais. J'ai réussi à couper la corde et à remonter, après avoir toutefois ramassé une belle mâchoire, pour impressionner les copains.

Plus tard, je l'ai quand même remise dans la fosse.

André

Jacques et son fils pompier

Jacques dormait profondément, calé dans le siège avant d'un boeing 747. Le cœur léger, il allait rendre visite à son fils bien aimé en Martinique.

Il était fier de ce garçon courageux et intègre dont le métier était prestigieux à ses yeux : pompier. Ce dernier aimait lui conter ses nombreuses aventures. Il déplorait l'agressivité croissante des victimes à l'égard de la profession. Il ne s'étendait pas sur le sujet car il ne souhaitait pas renvoyer à son père l'image d'un fils râleur. Il se donnait corps et âme à sa fonction, il aurait souhaité extirper des flammes l'humanité entière.

Il appartenait à une petite unité de trois officiers et appréciait sa grande autonomie vis-à-vis du Ministère. Ce héros des îles était heureux de sa condition. Il se sentait libre et inspirait son entourage.

Jacques l'admirait plus que tout, il était fier d'être son père. Il se comparait à lui et avait une fâcheuse tendance à se diminuer. Il regrettait de ne pas avoir été assez généreux dans sa vie, de s'être surtout préoccupé de sa propre personne. Il était comptable et les colonnes de chiffres avaient encombré sa vie, l'avaient étourdi. Il aimait surtout les grands nombres dont les zéros le grisaient et lui communiquaient une puissance inexploquée. Il avait flotté sur un nuage numérique au-dessus des souffrances terrestres.

Pourtant, il se souvenait d'un acte désintéressé qu'il avait accompli en faveur d'un ami aux revenus modestes, sans rien dire. Il avait soustrait son nom de la liste des imposables à la taxe d'habitation et son protégé ne l'avait plus payée pendant plusieurs années, sans qu'il s'en soit aperçu. Petite faveur incognito.

Au bout de cinq ans, il avait avoué son acte et son ami, très étonné, l'avait grandement remercié mais l'avait prié de remettre son nom sur la liste : ce qu'il avait fait sans protester, un peu confus, doutant tout à coup du bien fondé de sa fraude.

Que pourrait-il faire maintenant pour devenir utile aux autres ? Peut-être fallait-il commencer par de petites choses ? Il s'imaginait faire un don à une association caritative, devenir bénévole à la Croix rouge, nourrir les chats errants, rendre visite à des personnes hospitalisées, ramasser les déchets sur les plages...

Hélas, il ne mettait pas ses idées en pratique, elles restaient en suspens dans son esprit tourmenté. Cela le déprimait, il ne parvenait pas à se mettre en action, jusqu'au jour où il trouva une racine d'arbre sur une plage. Elle avait la forme d'une pirogue. Il la prit, la posa sur un galet plat, recouvert d'algues translucides, la remplit de coquillages nacrés. Il écrivit un court poème sur un morceau d'ardoise et le posa sur sa création.

Il se considéra comme touché par la grâce et ressentit une joie immense. Dès lors, il se mit à assembler des fragments de nature glanés au cours de ses promenades : des plumes, des bâtons, des écorces, des mousses, des feuilles séchées, des galets... et ce furent ses œuvres d'art. Il dédia une poésie à chaque composition. Il ne les montra à personne et les cacha dans son sous-sol.

Son fils les découvrit par hasard. Admiratif, il proposa à son père de les exposer dans une galerie municipale proche de sa caserne.

Jacques, touché par le regard de son fils, accepta sans se faire prier et son inspiration alla crescendo.

Il vendit ses œuvres au profit d'enfants atteints d'une maladie rare. Il avait réussi à allier l'utile à l'agréable et sa vie en fut métamorphosée.

Claire

Une journée d'enfer

Ce mardi-là était à marquer d'une croix blanche, ou plutôt d'une croix verte, car il se consuma en pharmacie.

Le premier passage eut pour objet ma tête ; la nuit avait été un calvaire.

En fin de matinée, je quémandai un sirop. Un méchant courant d'air m'avait filé un mal de gorge à parler comme un ogre au fond d'une caverne.

L'après-midi, l'atelier d'écriture se transforma en une galère. Le déjeuner vira en eau de boudin et provoqua une colique outrancière. Je suis à peine parvenu à destination avec le pantalon propre.

En fin de journée, je me crus enfin soulagé. Mais mon voisin découchait sans crier gare et sa femme voulut profiter de l'occasion pour sceller notre entente... ma réserve de préservatifs à plat !

Décidément, quand ça ne veut pas, ça ne veut pas.

Jean-Patrick

Luxi

Luxi est une petite fille de deux ans très raisonnable qui habite Montréal dans une maison en bois avec ses parents. Ils l'apprécient pour son calme, sa patience, sa bonne humeur. Elle est un amour d'enfant.

Un soir, elle est assise près de sa maman qui lui raconte une histoire avant d'aller dormir. Luxi observe la rondeur de son ventre et le lui fait remarquer. Sa maman lui explique qu'il contient un bébé en gestation qui naîtra dans trois mois. Luxi ne pose pas de question à ce sujet et s'endort très vite mais se réveille à plusieurs reprises dans la nuit en pleurant. Ses réveils nocturnes perdurent jusqu'à la naissance d'Iktan.

Lorsque le bébé arrive à la maison, elle l'ignore et devient une petite fille colérique, désobéissante qui va même jusqu'à tomber malade afin de retenir l'attention de ses parents.

Pour son anniversaire, elle reçoit une balle fluorescente qu'elle fait rebondir devant son frère. Il sourit, la suit des yeux avec grand plaisir.

Cela suffit à Luxi pour comprendre qu'elle peut intéresser son frère, jouer avec lui, ce qui la rassure et la valorise. Dès lors, elle s'apaise et devient une grande sœur heureuse et attentionnée.

Claire

Médaille d'or

M. Pierre avait une sacrée réputation. À chaque rentrée, les élèves ne souhaitaient qu'une chose : ne pas être dans ses classes.

Le professeur de gymnastique exigeait de chacun d'être un athlète conforme à son profil : le maigre comme un clou devenait jockey, le haut comme une girafe allait au basket, le rapide comme un éclair était condamné à la course à pied. Qu'importaient les goûts, M. Pierre décidait et le sort était jeté.

Un jour, une mère est allée le voir :

— Et mon fils, vous le trouvez comment ? demanda-t-elle d'un ton ironique, fixant le prof droit dans les yeux.

Le gymnaste réfléchit quelques instants et lâcha :

— Lui ? Sage comme une image !

La mère ne voyait pas à quel sport son garçon était destiné. Elle hésita et finit par réclamer le verdict, qui tomba comme un couperet :

— Votre fils sera sur l'affiche des compétitions. Inerte, puisqu'il n'est capable que de cet exploit.

Aussitôt, M. Pierre gagna l'estime de ses élèves. Ils lui ont attribué le titre de « franc comme l'or » et la médaille du même métal à l'épreuve des rigolades.

Quant à la mère, elle a mis son fils à la voltige et il a atterri dans un autre collège.

Jean-Patrick

La musique de Félix

Il pleuvait trop dans ce petit morceau de France vallonné. Les chants d'oiseaux s'estompaient, le gris du ciel enveloppait les villageois d'une tristesse persistante. L'humidité s'insinuait dans les cerveaux.

Un randonneur barbu et insouciant fit étape dans ce village à bout de souffle. Il fut surpris de découvrir les mines sombres des habitants déprimés. Il planta sa tente près de la rivière. En fin d'après-midi, il sortit sa flûte et se mit à jouer des morceaux joyeux.

Guidées par la musique, quelques personnes s'approchèrent et se mirent à l'écouter. Elles s'en retournèrent dans leur foyer, le cœur léger. Étonné et ému par leur présence, Félix prolongea son séjour.

Au fil du temps, le cercle s'agrandit autour de lui. Certains se mirent à l'accompagner au chant ou avec leurs instruments.

Ils créèrent une chorale et la joie de chanter chassa les nuages de leur esprit. La magie du partage musical a opéré. Félix les quitte, ravi !

Claire

Matin

Harmonie d'ailes
Les rossignols jacassent
Au son musical

Poissons rouge et noir
Mouvant dans l'immense mare
Reflets verdoyants

Les feuilles mortes
Aux bourrasques mauvaises
Tournoient au plein vent

Le vent murmure
Dans les grands arbres feuillus
Les pins se courbent

Le réveil cassé
Le pendule est déréglé
Les minutes brisées

Magali

Ma naissance

Je suis né dans une petite ville de l'ancienne Souabe, je suis le dixième issu d'une fratrie de treize enfants.

Je suis né un jour de Pentecôte où la chaleur est au rendez-vous. J'ai pointé le bout de mon nez dans un lieu un peu insolite, qui n'a rien à voir avec un hôpital : au bureau d'un greffier dans un tribunal.

Maman est tellement stressée que l'audience est annulée. Elle s'est mise à se torturer de douleurs que le greffier dut lui prodiguer les premiers soins, mais trop tard. Je me mis à sortir quand le médecin arriva.

Je suis un petit garçon de cinquante centimètres et de trois kilos. Le greffier est tellement fier d'avoir accompli ses premiers soins qu'il ne porte plus d'importance à l'audience.

Frédéric

La paire de ciseaux

Chaque paire de ciseaux est différente.

Il y a celle à papier, à tissu, à cheveux, crantées, pour droitier ou gaucher.

— Mais toutes les paires, comme disait mon père, servent à couper. Pour la forme, elle dessinait des formes. La paire de ciseaux peut être de toutes les longueurs et de toutes les tailles. Il faut bien la choisir pour qu'elle t'aile. Celle à papier faut pas la froisser, celle à tissu ne doit pas faire de chutes, celle à cheveux doit être au poil, celle à cranter doit avoir du cran, celle pour droitier doit être adroite, celle pour gaucher ne doit pas être gauche.

Toutes les paires de ciseaux ont une finalité, mais pas celle de couper le beurre, cela ne tient qu'à un fil. Bref, quand il faut couper six os, vaut mieux un scalpel !

Magali

Pantoun

Coquilles de noix vertes en abondance,
Grosses pommes rondes alanguies pelotonnées
Et blotties dans les bras de brins d'herbe mouillés,
Pour effacer sans bruit l'empreinte des souffrances.

Grosses pommes rondes alanguies pelotonnées
Au sein moelleux et doux d'une mousse dense
Pour effacer sans bruit l'empreinte des souffrances
Que l'automne dans mon cœur avait dépliées.

Au sein moelleux d'une mousse dense,
Le lent froissement de ces feuilles piquetées
Que l'automne dans mon cœur avait dépliées
Comme la blessure immense d'un très long silence.

Le lent froissement de ces feuilles piquetées
Sous une pluie battante, telle une offense,
Comme la blessure immense d'un très long silence
Et l'automne blafard ne s'est pas estompé.

Claire

Paroles, paroles

Lors d'une réunion de travail, Monsieur Fautcon aborde un problème.
Aussitôt Monsieur le Grand Yaka trouve une solution.
Mais la timide Madame Et-si-on en propose une autre.
Bien sûr Monsieur Yapuka est tout à fait d'accord.
Seulement Madame Fautpas n'est pas du même avis.

Alors Monsieur Jesaistout donne tous les arguments pour démonter les propositions des autres.
Conclusion : la culture c'est comme la confiture, moins on en a plus on l'étale.
Beaucoup de paroles pour ne rien dire.

Danièle

La poupée mécanique

XII, une jeune engoncée dans son corset, posa sa main droite sur son bras endolori et mutilé. Elle avait oublié qu'elle ne pouvait plus porter de montre. L'idée lui vient de faire appel à un automate pour fabriquer une montre gousset qu'elle pourrait porter dans la poche discrète de sa redingote. Elle se souvient que son père avait sous cloche une poupée automate, qui pouvait assembler rouages et mécanismes d'une précision sans faille.

Voilà, il fallait mettre la main dessus. Où pouvait-elle être ?

— Minute papillon, se dit-elle, et compta jusqu'à cinq.

— Un, deux, trois, quatre... l'automate était dans le grenier, se remémora-t-elle, juste dans l'horloge où elle faisait office de balancier.

Elle bondit de sa chaise l'air enjoué en roulant des mécaniques. En un quart d'heure, la poupée était devant elle, sur la table du salon.

XII alla chercher la boîte à mécanisme qu'elle gardait précieusement dans un tiroir de sa boîte à musique. Rouages, aiguilles, engrenages, cadran tout s'y trouvait. De sa main droite elle effleura chaque pièce. Tout était là, à portée de main. Il fallait mettre en place chaque morceau dans le creux de la petite table devant l'automate.

Une à une, elle les posa et se mit à remonter le mécanisme, en faisant pivoter la clef derrière la robe à froufrou de la poupée.

Cric-crac, l'automate se mit à bouger lentement, puis de plus en plus vite, et d'un seul coup plus rien !

La main de la poupée avait disparu.

— Miséricorde, s'écria-t-elle.

Elle se rendit compte que sa main gauche avait réapparu. XII secoua sa main, elle n'en croyait pas ses yeux, sa main lui allait comme un gant. Elle serra et desserra les doigts, tout fonctionnait

Le silence régnait dans la pièce, puis, soudain, à nouveau, le bruit strident du cric-crac en douze secondes. XII se transforma en poupée automate, plus un bruit ! Elle se retrouvait sous cloche.

C'est à ce moment-là que son père entra une montre gousset à la main.

— XII, XII, où es-tu ? J'ai un cadeau pour toi.

Personne !

C'est alors qu'il remarqua l'automate sur la table. Étonné, il regarda de plus en plus près, le visage lui semblait si familier. Les douze coups de midi retentirent. Surpris, il reprit ses esprits. Était-ce une hallucination ? Quoi qu'il en soit, il prit la poupée et la ramena au grenier.

Telle une marionnette il redescendit à la recherche de XII. Elle avait disparu, seul un corset et une redingote s'épalaient sur le sol.

L'homme s'effondra, les aiguilles de la montre gousset ne bougeaient plus. Elles étaient restées sur XII.

Magali

Le prénom

Le choix du prénom est un moment discuté dans les couples pour un bébé qui le portera toute sa vie.

Chacun voudrait que son enfant soit parfait, qu'il ait toutes les chances de la vie, que son prénom soit original et sonne bien.

Des livres entiers analysent les qualités et les aptitudes, pendant que des études suivent le classement des prénoms les plus populaires. On dit que ce petit nom influencerait sur le caractère.

Quelle responsabilité pour les parents !

Ils se creusent la tête, s'inspirent d'un artiste, d'un chanteur, d'un acteur, d'une chanson ou de la sonorité avec le nom de famille. Certains souhaitent respecter la tradition d'une région, d'une religion, rendre hommage à un ancêtre ou au contraire cherchent l'originalité.

Une drôle d'équation à plein d'inconnus.

Sylvie

Prière au soleil

Cher Soleil,

Où es-tu ?

Aurais-tu encore rendez-vous avec la lune ?

Elle, au moins, se montre la nuit.

Mais toi, tu joues à cache-cache derrière les nuages et provoques la colère des dieux Éole et Jupiter.

Alors s'il te plaît, Ra, un peu de courage, sors de ta cachette et inonde la terre de tes rayons bienfaisants.

Nous en avons besoin.

Merci.

Danièle

Le prince des bonbons

L'épicier de notre quartier, je l'adorais. Il avait un tablier bleu roi et un sourire accueillant. Il était cerné par de hautes étagères chargées de boîtes et récipients très variés.

Par quel miracle savait-il où se situaient les boîtes d'anchois extra plates ou les fioles longilignes des gousses de vanille ? Il avait un sens de l'observation très aiguisé et une mémoire à tiroirs.

J'adorais lui rendre visite, car il vendait toutes sortes de bonbons qu'il disposait devant sa caisse.

Je me souviens des malabars enveloppés dans un papier rose et jaune qui cachaient une décalcomanie, des carambars au caramel, marbrés, ou encore citronnés, des rouleaux de zan tendre, des coquillages à lécher et bien d'autres régals inouïs !

Cet épicier était le prince des bonbons.

Claire

Le témoin

Que se passe-t-il dans la rue adjacente ? Des cris et me voilà témoin d'un accident de voitures. Un bien grand mot : un simple accrochage. Tout pourrait se passer intelligemment, mais les deux protagonistes s'injurient, les noms d'oiseaux fusent, ils en viennent aux mains.

Il faut absolument appeler les forces de l'ordre, sinon ça va devenir un pugilat. À qui la faute ? Contestation de l'un et de l'autre, un constat serait de bon augure.

Les badauds affluent, ce qui envenime la situation. Un constat amiable est exclu est chacun de son commentaire, sans avoir réellement vu la scène.

Enfin, une voiture de la gendarmerie arrive et le képi va remettre de l'ordre. Gentiment, il interroge, mesure les dégâts minimes des véhicules et calme les deux conducteurs. Il va quand même dresser procès verbal au responsable de ce chambardement public.

Nicole

La valise

J'étais en avance à l'embarquement. Plutôt que boire une énième tasse de thé, je me disposais à enregistrer mon unique bagage : la valise en gros carton, empruntée à ma grand-mère. Elle en avait vu, cette valise : deux pèlerinages à Lourdes, sans le moindre miracle, et des mariages aux quatre coins de l'hexagone. Grand-mère me l'avait confiée pour mon unique escapade à l'étranger, chez les Anglais !

La compagnie avait de strictes consignes : 23 kilos par passager, pas un gramme de plus. À l'aller, j'avais pris soin de vérifier le poids, car le bagage à lui seul tirait déjà sur le bras. Mais au retour, j'avais entassé les souvenirs et n'avais pas osé demander à l'hôtel de peser le fardeau.

Les formalités étaient affichées. La douane scannait les valoches à mettre en soute, puis l'hôtesse les pesait et les enregistrait. La première étape valut son pesant de cacahuètes, car le carton de la valise de grand-mère, restaurée par des couches successives de feuilles autocollantes, résistait aux rayons X.

Le gros douanier, à la moustache aussi épaisse que son regard, au flegme aussi britannique qu'intransigeant, pointa l'objet et demanda, avec son accent autoritaire, un truc du genre :

— Qu'est-ce qu'il y a là-dedans ? que je traduisis à ma façon et répondis :

— C'est à moi !, ce qui me valut un sévère :

— Je sais, en français international.

Il posa alors la question initiale avec des mots que je n'avais pas à traduire.

— Mes habits et quelques souvenirs.

L'agent assermenté exigea que j'ouvre en public la valise de grand-mère. J'avais honte d'exhiber mes culottes souillées, les chaussettes dépareillées et les chemises en boule avec le pyjama. Les bouteilles de whisky, calées entre le linge puant, retint son attention. Je me sentais fautif de n'avoir pas préféré les ours en chocolat aux couleurs de la reine !

Le douanier avait-il l'œil imparfait pour évaluer la quantité d'alcool qui allait franchir sa frontière ? Avait-il envie de partager mes souvenirs ? Avait-il passé une mauvaise nuit ? J'ignorais toutes les réponses, mais il me montra que je pouvais refermer le ballot de contrebandier débutant.

Plus facile à dire qu'à faire. Je me revoyais dans la chambre d'hôtel, le bagage posé au sol, moi à genoux sur le carton fragile, le plaquant et le ceinturant avec effort. Je ne pouvais pas recommencer la manœuvre sur le tapis roulant. Comment m'y prendre ?

Après cinq longues minutes infructueuses et devant la queue de passagers qui s'allongeait, le douanier s'approcha, posa ses deux énormes mains sur la valise de grand-mère et appuya de toute son autorité. Par chance, le bagage lui obéit et accepta que je le boucle. Ouf, j'avais réussi le plus dur.

La pesée s'annonçait comme une formalité bien plus légère. Hélas, cent fois hélas ! Les bouteilles de whisky pesaient plus lourd que je ne le croyais, plus lourd que les ours en chocolat, même ceux aux couleurs de la reine. Du coup, il fallut m'acquitter d'un droit de transport qui multipliait le prix du whisky et le montait à un coût supérieur à l'Intermarché du coin.

Quand je revins voir grand-mère, j'étais fier de lui rendre sa valise intacte. Mais quand je lui offris mon cadeau, elle parut déçue. Le whisky anglais ne semblait pas à son goût. Avec sa gentillesse naturelle, elle veilla à cacher sa déception. Par prudence, je lui cachais le coût de mon cadeau et son coefficient multiplicateur. Avec son sourire éternel, elle me dit :

— Tu m'aurais rapporté du thé, tu aurais eu moins lourd à porter !

Jean-Patrick

À vélo

À vélo, le marchand de peaux de lapins parcourt les rues du village en criant très fort :

— Peaux de lapins... Peaux !

D'une maison sort un petit garçon brandissant une peau de lapin tendue sur une fourche de noisetier. Suit le grand père qui demande à quel prix le marchand achète la peau.

— Quatre sous ! Ce n'est pas cher, oui, mais elle n'est pas de première qualité rétorque le marchand.

On discute pour la forme par habitude, et c'est le petit garçon qui reçoit la monnaie.

La peau fixée sur le porte-bagages du vélo, le marchand reprend son chemin.

— Peaux de lapins... Peaux... Peaux !

Claude

Caricatures

Chez Lucette

Lucette a sombré dans une terrible dépression après le décès de son mari. Elle a même donné sa démission à la patronne qui l'employait dans son salon de coiffure.

Mais elle s'est ressaisie. Elle est redevenue élégante et toujours bien coiffée.

Alors pourquoi se promène-t-elle avec une gourde à la main ?

— Tu as suffisamment d'expérience dans le métier, ouvre donc ton propre salon, lui conseille sa meilleure amie.

Chez Lucette coiffeuse est devenu célèbre et accueille maintenant une clientèle parisienne.

La ministre de l'écologie vient régulièrement et discute avec elle des problèmes de pollution de l'eau.

Maintenant, elle se promène et milite pour une eau saine :

— Une gourde, ça va, deux, bonjour la pollution.



André

Monsieur Leblanc

Monsieur Leblanc, le directeur, est un personnage haut en couleur : grand, costaud, toujours costumé sévèrement avec col blanc et cravate. Une voix forte avec des intonations graves que l'on redoute d'entendre car c'est toujours pour critiquer, humilier parfois. Jamais un mot de remerciement, ni de réconfort. C'est un être inhumain, une brute, un sauvage qui aime avoir son monde à sa botte.

Maxime, son adjoint et son souffre douleur, est un homme plutôt sympathique, mais qui cache sa personnalité sous une barbe épaisse et de grosses lunettes. En présence du directeur, il se recroqueville, perd tous ses moyens en devenant le valet docile prêt à exécuter les moindres demandes.

On raconte que, lorsque le directeur l'appelle au téléphone, il se lève d'un bond et rectifie sa tenue avant de répondre. Pourtant c'est lui qui prend les bonnes décisions, qui apaise les conflits internes et qui recrute les bons éléments.

Leblanc, qui se considère être le chef de l'entreprise, n'est en fait là que pour la galerie. Maxime affiche discrètement ses compétences, espérant peut-être qu'un jour la vérité apparaîtra et qu'on lui laissera alors la bride sur le cou.



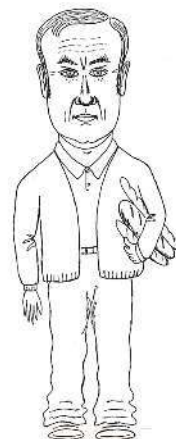
Claude

Trois baguettes de pain.

Levé de bon matin, Charles sort de la maison.

Rasé de près, il a soigné sa coiffure et collé sa petite mèche sur le front. Ses sourcils sont brossés. La température extérieure est clémente et sa petite veste bien ajustée lui va à ravir. De toute évidence, il veut plaire.

Sa femme est encore couchée, elle traîne toujours au lit le matin.



— Va chercher le pain et n'oublie pas les croissants lui a-t-elle encore demandé d'une voix nonchalante.

C'est toujours la même rengaine. Charles en a assez de cette vie monotone.

Il sort de la boulangerie et marche d'un pas nonchalant, trois baguettes sous le bras.

— Après tout, aujourd'hui, elle sera privée de croissants. J'en ai assez, se dit-il en revenant chez lui.

Sa décision est prise. Il dépose le pain sur la table et repart aussitôt au volant de sa voiture. Il s'arrête devant la boulangerie et entre :

— Jolie boulangère, ton odeur de pain chaud m'enivre, acceptes-tu de venir avec moi ? Après tout, ma femme m'envoie ici tous les jours, c'est de sa faute si je suis tombé amoureux de toi.

Danièle

Au marché



Ali revient du marché, comme tous les mardis. Il aime bien aller au marché, il rencontre ses amis ; ensemble, ils boivent le thé et ils papotent de tout et de rien.

Ali préfère le marché à la maison, où règne Fatima, qui trouve toujours quelque chose à reprocher. Avec les amis, Ali est un homme heureux : tout ce qu'il dit est accepté, tout ce que les copains disent est sûr à cent-pour-cent. Personne n'oserait douter de ce qu'ils racontent et personne ne penserait à sortir des balivernes ou des fanfaronnades exagérées, ces défauts sont absents de la culture d'Ali et ses amis. Du lever du soleil au moment du déjeuner du mardi, Ali est un homme libre.

Le matin, il quitte la maison avec la liste de courses, qu'il n'oublie plus au fond du panier depuis que Fatima a laissé entendre qu'il ne savait pas lire. Il marche en saluant les voisins, puis les voisins des voisins, jusqu'aux marchands qui vendent des fruits, des légumes, de la volaille, du bétail, des tissus et tout le reste d'un marché normal.

— Aujourd'hui, Fatima veut des carottes.

— Eh, mon pauvre monsieur, je n'ai plus de carottes...

— Alors, Fatima veut des navets.

— Eh, mon pauvre monsieur, j'ai vendu les derniers à ton ami Mustapha.

Mustapha a plus de la chance, lui. Il est matinal, parce qu'il n'a pas de femme pour lui dire mille choses et lui casser les oreilles avec des conseils, des ordres et toutes les histoires que les amis ne se racontent jamais, des histoires de couple à la maison, pas d'hommes au marché. Alors, Mustapha arrive au marché en même temps que les vendeurs de fruits, de légumes et tout le reste, et il choisit les fruits les plus frais et les légumes les plus rares, sans compter le reste.

Quand Ali déboule, après qu'il a réussi à fuir les jérémiades de Fatima, il ne trouve plus rien. Parfois, il discute avec Mustapha, dans l'espoir de récupérer un fruit, un légume ou un reste de tout le reste, mais son ami s'amuse à ne pas lui donner satisfaction.

— Dis-moi, Fatima m'a demandé de rapporter des carottes et des navets. C'est écrit sur la liste de courses, au fond du panier. Je l'ai lu au vendeur, qui m'a dit que tu as pris les derniers !

Mustapha fait la moue. Il n'a pas l'air décidé.

— Eh oui, dit-il, cette semaine, j'ai envie de cuisiner un petit peu !

Ali a beau le supplier, le résultat est maigre et le pauvre homme s'imagine rentrer chez lui, le panier vide :

— Donne-moi quelque chose, sinon je vais me faire disputer. Tu connais Fatima !

Après une profonde réflexion, Mustapha fait une autre moue, celle des moments où il a trouvé une parade :

— Je peux te laisser une guirlande de dattes.

— Des dattes ! s'exclame Ali qui entend déjà sa femme, comme s'il était déjà retourné à la maison. Ce n'est pas sur la liste des courses, au fond du panier... Et qu'est-ce qu'on va faire avec des dattes ? supplie-t-il d'un air désappointé.

Dans une troisième moue, celle des grandes trouvailles et des jours de victoire, Mustapha dit :

— Pas de problème, mon ami, tu lui diras de te faire un calendrier !

Jean-Patrick

El Mexicano

Diego, un Mexicain sous son sombrero, attendait le bus sous la chaleur torride de l'été.

Son chapeau ressemblait à une crêpe tombante avec les rayons du soleil.

Il avait fière allure avec son costume qui lui collait à la peau.

Pas un seul endroit pour s'abriter.

Sa chevelure perlait à longues gouttes.

Même son ombre s'élargissait sous le goudron brûlant.

Diego, qui était fier, ne voulait pas enlever sa veste ni ouvrir sa chemise.

Il était accoudé à la paroi graduée de l'abri bus, qui notait au fur et à mesure la chaleur qui montait.

Il croisait et décroisait les jambes pour se donner une certaine prestance.

À la fin, ayant faim, il mit un œuf sur son sombrero et, en une minute, tous les deux étaient cuits, ils étaient cramoisis, l'un comme l'autre !

Le soleil avait fait son effet.

C'était un Mexicain sous le soleil de Mexiiiico, qui chantai-ai-aiiit et devint fou.

Magali



Léontine

Léontine se prépare pour aller à la messe dominicale. Elle passera ensuite par le marché.

Ce sont d'abord les préparatifs pour s'habiller : elle a sorti le manteau, le chapeau de circonstance, le sac en bandoulière, le panier prêt à recevoir les achats du marché. Très stricte, les lunettes sur le nez, d'un pas décidé, un demi-sourire tout de même sur les lèvres.

Tout le monde connaît Léontine dans le village, pas très affable, gentille mais tout juste, si les gens ne lui plaisent pas, elle ne parle pas beaucoup, elle écoute.

Tout est réglé par avance, donc on ne déroge pas en route, les hasards, très peu pour elle. Déjà, à l'église, personne n'a intérêt à lui prendre sa place, un rituel.

Tout le monde se demande s'il y a eu un Monsieur, elle vit seule, sans enfants ni petits-enfants ; elle ne supporte d'ailleurs pas les enfants qui sont dans la rue et qui font du bruit, encore moins les animaux.



À la sortie, le marché. Elle fait son choix mais toujours avec une moue désapprobatrice. Elle va d'étal en étal, les fruits trop mûrs ou pas assez, trop chers. Elle a ses habitudes et les commerçants sont accoutumés.

Elle paraît se satisfaire de sa situation, elle ne demande jamais rien à personne, elle a tout ce qu'il lui faut dans le village.

Ainsi va la vie de Léontine.

Nicole

L'atelier d'enfer

Écrire un courrier qui dissuade de fréquenter l'atelier d'écriture.

Salut mon canard,

Je suis à l'atelier d'écriture du mardi après-midi, je te le déconseille. L'animateur est exécrable. Il raconte toujours sa vie, on n'a pas assez de temps pour écrire. C'est une pipelette.

De plus, les autres écrivains en herbe n'ont jamais d'idées. Ils relatent n'importe quoi et ne suivent pas la consigne. Je t'avoue que maintenant je m'ennuie. Je t'assure que je ne peux plus les encadrer.

On ferait mieux de faire un baccalauréat ou jouer à la manille. Je te donne rendez-vous au café pour faire une partie de cartes. Comme cela, on pourra même boire un petit coup ou deux.

La seule chose qui est bien, c'est que l'endroit est idyllique.

Je te fais des boujous et te dis à mardi prochain au bar du coin.

Ton canari chéri

Magali

Coucou José,

Tu te souviens que l'année dernière je t'avais proposé de participer à l'atelier d'écriture. Tu semblais intéressé. Mais j'ai changé d'avis.

Tu ne peux pas t'imaginer comme je regrette maintenant. Notre animateur arrive toujours en retard, il ne retrouve plus ses papiers, répond au téléphone...

Les consignes d'écriture ne sont pas intéressantes, et dès que l'on commence à écrire, il discute et nous déconcentre.

Notre texte à peine terminé, il nous demande de le lire, sans même nous laisser le temps de le corriger.

Et alors, c'est une catastrophe, il te fait plein de reproches :

— Ce que tu as écrit, c'est de la fiente de moineau, ça ne vaut rien.

En plus, les autres se moquent de toi, ils ne sont pas sympas du tout. Pourtant, ce qu'ils écrivent est très nul.

On repart sans se dire au revoir, bonjour l'ambiance. Nos textes vont ensuite être chiffonnés et mis à la poubelle.

À bientôt José, on va jouer aux cartes, ce sera plus intéressant.

Danièle

Mon cher copain,

Tu m'as demandé des renseignements sur l'atelier d'écriture. Il ne faut surtout pas y venir parce que c'est très difficile ! Il y a beaucoup de choses à faire et on est très mal assis.

En plus, ça tombe pendant que tu travailles.

Loïc

Salut,

Si tu veux assister à l'atelier d'écriture, il faut que tu aimes écrire et que tu arrives à faire des phrases cohérentes. Il te faut du temps libre.

Le maître de séance peut être un homme ou une femme. Nous avons un homme qui parle beaucoup pour t'expliquer, mais il parle toujours de façon générale.

Il faut que tu acceptes la collectivité, le travail en groupe. Chacun a son mot à dire, chacun sa place.

Toutes les histoires sont acceptées, mais pas l'humour. Moi, j'ai essayé, c'est plus délicat.

Il faut avoir des idées, de l'imagination, être bavard, des histoires personnelles ou inventées. Avoir beaucoup lu, ça aide. Est-ce que c'est ton cas ?

Il ne faut pas avoir peur de parler devant les autres, car il te faudra lire les textes que tu auras écrits.

André

Cher Vous,

Je me permets de revenir vers vous, car il est nécessaire de vous dire, suite à votre demande d'accès, en tant qu'adhérent de notre atelier, les Amis des Mots. M. le Directeur ne souhaite pas votre venue future à nos discussions.

Nous souhaitons achever notre recueil et vous n'êtes pas en situation de nous permettre d'avancer. Vous n'êtes pas en capacité d'y participer. Le recueil ne peut certainement pas vous être utile.

À vrai dire, vous ne saurez pas travailler activement pour nos projets futurs. L'important est que nous sommes au complet, vous y serez de trop.

Je vous remercie par avance de l'attention que vous porterez à votre demande.

Cordialement

Laurie

Coucou Dédé,

Suite à ta demande pour ton inscription à l'atelier d'écriture, je veux te mettre en garde ; ce n'est pas toujours facile de développer le sujet proposé par le formateur. Il faut pas mal d'imagination et il faut étayer, avoir du vocabulaire, ne pas utiliser certaines formes de grammaire.

Et lorsqu'on te fait lire ton texte, tu es dans tes petits souliers, tu es mal à l'aise, tu as peur d'être à côté de la plaque.

De plus, il faut avoir un ordinateur et Internet. C'est très contraignant, on te demande de travailler chez toi.

Réfléchis. Fais comme tu veux, mais c'est du boulot, plutôt que de la distraction.

Nicole

Stéphanie,

Je sais que tu avais envie de venir à l'atelier d'écriture, mais il ne faut surtout pas venir !

Je suis venu pour écrire un roman ou une histoire, pour voir comment ça se passe.

Déjà tes pneus vont crever, parce qu'il y a des cailloux pointus sur la route pour venir jusqu'au Parc. Tu as une nouvelle voiture électrique, elle est belle et elle est bien ; il ne faudrait pas l'abîmer.

À chaque fois que tu viens, j'ai peur que tu crèves et il faudra faire appel à un dépanneur et l'assurance.

L'atelier nous repose et ça nous fait du bien, mais ça donne envie de dormir. Loïc s'est même endormi tout à l'heure ! Peut-être qu'il était fatigué, ou qu'il fait trop chaud, ou que Jean-Patrick lui a donné envie de faire la sieste.

Je sais que tu es vachement occupée. Donc tu ne pourras venir.
Ton grand frère,

Pascal

Ma vieille noix,
tu m'as envoyé voir l'atelier d'écriture, à quoi ça ressemble. En un mot : ça ne te servira à rien. Une dizaine d'obsédés textuels fignolent leurs premiers jets, ils se questionnent, et sur le fond, et sur la forme.
Tu as tout intérêt à faire ton bouquin comme tu en as envie : pas de plan, raconter comme ça te vient, dire n'importe quoi dans n'importe quel ordre. De toutes façons, ton but, c'est te faire mousser, rien pour éclairer tes lecteurs, juste leur vendre du papier.
Tes souvenirs, tout le monde s'en tape le popotin. Pourquoi te prendre la tête à organiser tout ça ? Crache le morceau et soulage-toi. Ton incohérence est ta marque de fabrique, on te reconnaîtra. L'imprimeur t'a dit : « c'est bon », tu as compris qu'il parlait de ton livre, alors contente-toi de ça.
Ici, on te dirait comment t'y prendre. Or réfléchir n'est pas ton fort. Structurer, peaufiner, surveiller la qualité, ce n'est pas dans tes habitudes. Tu es bordélique, montre-le sur le papier. Comme disait ma grand-mère : ce n'est pas au vieux singe qu'on apprend à faire la grimace.
Allez, je te laisse.

Jean-Patrick